

Témoignage de Claude Billot

« En nous poussant à refuser l'inacceptable,
l'utopie nous ouvre à l'espérance »

Paul Bouchet, *Mes sept utopies*, Paris, Les Éditions de l'Atelier, 2010.

Cet ouvrage est le récit de quelques luttes emblématiques conduites à Annecy auxquelles Henri Burin des Rozières participa pendant sept années (1971-1978). Il avait accepté l'idée de ce travail, qui lui tenait très à cœur, à la condition expresse que le récit apporte une distance historique. Après qu'un ami commun, Brice Wong, m'a mis en relation avec Sabine Rousseau, elle prit contact avec Henri. La personnalité de Sabine eut tôt fait de rassurer Henri, conforté par les travaux antérieurs de l'historienne et l'affirmation d'indépendance formulée nettement par elle. Il n'y avait aucun risque d'un travail de complaisance ! Comme j'apportais la connaissance – qui lui faisait défaut – du milieu militant local de l'époque concernée, Sabine me proposa alors le principe d'une collaboration. Mon accord valait acceptation des conditions d'un travail historique et de sa discipline : distance affective assumée, confrontation systématique du témoignage recueilli avec les archives. N'étant pas historien, la collaboration n'était possible que si je me plaçais sous l'autorité et la compétence de l'historienne.

Je ne nierai pas les quelques tiraillements que j'ai vécus entre ma position de témoin et la participation à un travail d'histoire. Il appartenait à Sabine de veiller à ce que mon statut d'ancien acteur ne vienne travestir, sur la foi de souvenirs erronés, la réalité des faits.

Transmission et filiation

À la lecture des encadrés biographiques qui parsèment l'ouvrage, on ne peut qu'être frappé par l'importance de la filiation et de la transmission. Les

valeurs qui mobilisent les acteurs viennent de loin. Elles naissent rarement spontanément. Elles sont comme un fil rouge qui traverse les époques. Elles témoignent du caractère universel des droits de l'homme. Elles se transmettent tel le passage de témoin à travers les générations. Il n'est pas anodin de remarquer que les récits de vie individuels de ce livre s'enracinent souvent dans l'histoire de la Résistance. La transmission est celle d'un patrimoine historique commun qui tisse un lien intergénérationnel entre les individus¹.

Pour ma part, la transmission a joué un rôle essentiel dans l'élaboration de ce livre. Ces filiations, je les revendique : elles m'ont construit. À l'écriture de ces lignes, je mesure ce que chacun doit à d'autres. Ma première chance fut celle d'avoir un père qui m'a transmis des valeurs et m'a appris qu'être libre, c'est savoir dire non, oser se rebeller face au désordre établi. Homme sévère mais profondément juste et bon, mon père fit, à des époques essentielles, des choix fondamentaux : l'antifascisme qui le porta à s'engager à l'âge de dix-neuf ans en 1939, le maquis en 1944 quand Besançon se libéra de la botte nazie, et le syndicalisme toute sa vie de salarié, principalement chez Lip. Il y vécut intensément l'exemplaire conflit débuté en 1973 qui tint la France en haleine. Sa droiture, son honnêteté scrupuleuse le désignèrent naturellement comme trésorier occulte du conflit.

Vingt ans plus tôt, mon père avait mis à l'étrier le pied de son beau-frère Charles. L'élève dépassa rapidement le maître. Charles Piaget², mon oncle, donna toute sa mesure au moment de l'affaire Lip : personnalité discrète et humble, reconnue et poussée par la base, homme d'idéal bon et désintéressé, tolérant, profondément démocrate. J'habitais alors Besançon et assistais aux assemblées générales matinales du conflit Lip. La pédagogie de l'oncle Charles, son charisme faisaient merveille.

Ce climat foisonnant permit l'éclosion d'une génération de militants bisontins remarquables. Parmi eux, le dominicain Jean Raguénès. Deux ans plus tôt, Jean et son grand ami Henri Burin des Rozières avaient quitté l'aumônerie universitaire de la faculté de Droit et Sciences économiques

1. « Le présent est fait par ce qu'a été le passé », rappelle Hervé Copitet dans « Patrimoine-transmission-filiation : l'intergénération à l'adolescence », PSYCHASOC, Institut européen psychanalyse et travail social, 2005. <http://www.psychasoc.com/Textes/Patrimoine-Transmission-Filiation-l-intergeneration-a-l-adolescence>.

2. Charles Piaget [1928]. Abandonné par une mère qu'il ne connaîtra pas, livré à la rue, il est recueilli, à la mort de son père (il a quinze ans), par une famille pauvre, d'origine italienne, qui lui procure affection et éducation. Bien que brillant élève, il doit travailler. Il entre chez Lip en 1946 où il devient un mécanicien hautement qualifié. Il se marie en 1953 et sera père de six enfants. Il adhère à la CFTC en 1953, au PSU en 1960, à la CFDT en 1964. En 1968, il s'implique sur la place de Besançon pour appeler à la grève. Lors du conflit Lip, il devient une figure charismatique unanimement respectée du mouvement syndical. Ascète au mode de vie frugal, grand lecteur, il est aussi connu pour ses réflexions sur la construction de l'organisation collective des travailleurs au cours du conflit Lip (voir Charles Piaget, *La force du collectif*, Paris, Libertalia-Réseau citoyens résistants, 2012).

d'Assas à Paris pour venir travailler à Besançon comme prêtres-ouvriers. Personnalité singulière, contemplatif et mystique, docteur en théologie, Jean atterrit chez Lip, employé comme simple ouvrier spécialisé sur presse³. Après divers emplois en entreprise sur des chantiers comme manœuvre ou chauffeur, Henri gagna assez vite Annecy et se fit embaucher à la DASS, comme simple auxiliaire de bureau.

Le 22 ou 23 mai 1973, j'étais dans l'usine Lip à vendre, au titre de la solidarité, des montres « sauvages », quand la radio Europe 1 annonça par un bulletin spécial, l'envahissement par des militants annéciens, du commissariat central d'Annecy lors de l'affaire des clochards. La radio mentionna le tabassage du dominicain Henri Burin des Roziers, ressorti ensanglanté du commissariat. Jean, qui se tenait à proximité, m'a alors apostrophé : « Toi qui es nommé à Annecy, il te faut absolument rencontrer Henri. »

Militantisme et amitié

Débarqué à Annecy le 1^{er} octobre 1973, le cœur lourd d'avoir quitté le conflit Lip et sa ruche foisonnante, muni de la précieuse adresse, je me rendis à la DASS. Henri Burin des Roziers m'y accueillit les bras levés, dans ce geste inimitable qui lui était propre. Ce fut le début d'une amitié de toute une vie. J'en ignorais pourtant tous les bienfaits à venir.

J'ai vite éprouvé une immense sympathie pour cet homme qui semblait posséder tous les talents. Henri était un militant total. « Je ne supporte pas l'injustice », répétait-il à l'envi. Il m'en imposait. Doté d'une grande exigence morale et d'un grand charisme, il était un formidable meneur d'hommes, qui savait rassembler sur des causes souvent considérées

3. Jean Raguénès [1933-2013]. Il naît au Mans dans une famille bretonne et chrétienne. Très tôt attiré par la jeunesse délinquante, il devient en 1954-1955 éducateur dans la Sarthe. Mystique à la foi profonde, il choisit d'entrer en 1957 dans l'Ordre de Carmes déchaussés. Mais, après des études de philosophie à l'Université catholique de Lille (1958-1961), il intègre en 1961 l'Ordre des frères prêcheurs, poursuit des études de théologie au Saulchoir d'Étiolles (1962-1967) et est ordonné prêtre en 1967. Affecté comme aumônier des étudiants de la faculté de Droit au Centre Saint-Yves à Paris, il y rejoint Henri Burin des Roziers. Tous deux vivent intensément les événements de Mai 68. Ensemble, ils choisissent d'exercer leur apostolat dans le monde du travail et gagnent Besançon en 1970. Embauché comme OS chez Lip en 1971, Jean Raguénès accueille aussi à son domicile des jeunes sortis de prison dont il assure la réinsertion. Homme révolté, tiraillé entre la méditation et l'action, rétif à tout dogmatisme, il anime au cours du conflit Lip le Comité d'action qui se veut l'expression de la base. Après Besançon (1985-1987), il séjourne au couvent dominicain de Strasbourg, puis part pour le Brésil en 1994 où il est membre de la Commission pastorale de la terre en Amazonie. Devenu quasiment aveugle, il rejoint en 2010 São Paulo et le couvent de la Sagrada Familia où ses frères le désignent comme prieur. Il y meurt d'un cancer généralisé en 2013, assisté par son frère Henri Burin des Roziers.

comme perdues, des citoyens sensibles au sort consenti aux plus fragiles d'entre nous : marginaux, migrants, populations frappées par le sort ou des destins contraires. Né dans un milieu d'une grande richesse affective, Henri avait beaucoup reçu d'un milieu familial favorisé. En retour, il donnait immensément.

L'amitié était un vecteur incontournable de l'action d'Henri. À Annecy, je ne connaissais personne. Henri m'emmena chez ses amis : les familles Bunoz, Baldas. Très vite, je me fis des amis. Il m'invita à venir aux réunions du Comité Vérité et Justice (CVJ) dont je devins un familier.

Au CVJ, je découvris des anonymes de la société civile : quelques militants syndicalistes, des personnes de tous âges, mères et pères de famille, agnostiques ou croyants, laïcs ou prêtres, qui appartenaient à toutes les couches de la société. Ils étaient tous sans aucun doute d'honnêtes gens. Tous étaient agis par un sentiment altruiste. Leur indignation a pu les rendre parfois excessifs ou partisans. Ils ont pu se tromper. Sans trop se poser de questions, ils faisaient simplement ce qu'ils avaient à faire. Ils ne faisaient qu'obéir au devoir que dictait leur conscience.

La personnalité d'Henri émergeait du groupe. Il était animé par l'espérance chrétienne mais ça n'en faisait pas un homme d'Église. Henri détestait le cléralisme. Il ignorait la gravité du sermon et la sentence du prêche. Il mettait simplement en application le message du judéo-christianisme qui proclame, haut et fort, l'innocence de la victime. Notre morale, notre conception des droits de l'homme n'ont pas d'autre origine. Henri, comme d'autres militants du groupe, était sensible à une transcendance, à une dimension de l'homme qui nous dépasse, à une perception de sa grandeur au-delà du sensible.

Henri Burin des Rozières n'était pas seul : le fonctionnement démocratique du groupe était exemplaire, fait de pratiques délibératives où chacun est invité à exprimer son point de vue. Les causes défendues, souvent en soutien des marginaux et des exclus, préfiguraient celles actuelles des collectifs, mouvements associatifs divers, tel Réseau éducation sans frontières (RESF), qui œuvrent en défense des migrants, des sans-papiers à l'heure où l'Europe se referme sur ses égoïsmes et ses frilosités.

Le droit à la vérité

Tous savaient que le droit d'informer ses semblables, de dire et dénoncer l'injustice est une liberté autrement plus fondamentale que le droit de vote⁴. Elle se réfère au droit du citoyen à connaître la vérité : ainsi l'hiver

4. Edwy Plenel (directeur de Médiapart), *Le droit de savoir*, Paris, Don Quichotte, 2013.

1972-1973, un clochard est bien mort de froid au Semnoz, après avoir été abandonné dans la neige par la police ; en 1974, des travailleurs saisonniers marocains étaient employés à des travaux forestiers dans des conditions indignes et contraires à la loi ; une multinationale, la Wessafic, proposait bien à des éleveurs – et sans donner l'information requise – des produits phytosanitaires qui rendaient impropre à la consommation la viande des troupeaux...

Dénoncer une injustice, c'est courir le risque d'être poursuivi en diffamation devant un tribunal. Dans l'impossibilité formelle de prouver l'étendue de toutes ses affirmations, le militant – comme le journaliste d'investigation – se doit alors d'apporter la preuve de sa bonne foi. Elle exige cinq conditions élémentaires : la légitimité du but poursuivi et le droit du citoyen à connaître la vérité, le sérieux de l'enquête menée, le respect du contradictoire, la modération des termes de la dénonciation, l'absence dans l'accusation d'animosité personnelle ou de règlement de compte. C'est en considération de ces conditions que dans l'affaire de la clinique d'Argonay, le tribunal d'Annecy a débouté, fin 1974, les plaignants de leur plainte en diffamation, portée contre quinze militants du CVJ reconnus dans le jugement final comme de « bons diffamateurs ».

À toutes les époques, sous toutes les latitudes, dans toutes les civilisations et cultures, des hommes et des femmes de toutes les conditions, agis par leur conscience, se sont levés pour dire non à l'arbitraire, pour dénoncer les servitudes, les violences ou injustices faites à leurs semblables. Ces indignations ne sont pas près de s'éteindre. Elles subsisteront aussi longtemps que durera l'injustice.

Il faut la foi en une véritable volonté de changement, l'intime conviction qu'une autre société est possible, celle qui respecterait les droits de chacun et qui placerait immanquablement l'humain à la première place. Pour lutter contre la force des habitudes et de la nature, il faut la flamme que possèdent les êtres désintéressés : « N'est idéaliste que l'homme capable et honnête. Il est aussi révolutionnaire⁵. » C'est ce qu'évoquent les parcours militants dans ce livre. Au service de valeurs et de convictions, ils sont porteurs de sens. S'ils constituent une petite entorse à l'humilité des uns et des autres, nous avons malgré tout tenté de garder la distance et le recul nécessaires à un travail historique avec ses règles et sa déontologie.

Avec le recul du temps – plus de quarante ans se sont écoulés depuis ces souvenirs revisités –, ce qui m'apparaît essentiel aujourd'hui, c'est la puissance d'action de ces militants humbles et presque anonymes, que n'encadre aucune organisation collective ou presque, et qui, souvent seuls, animés d'un esprit de résistance, ne se résignent pas, n'acceptent pas l'ordre injuste du monde, bousculent un système établi qui semble toujours

5. Panaït Istrati, *Le pèlerin du cœur*, Paris, Gallimard, 1984, p. 147.

immuable. « Fatalité de l'injustice, plus forte que toute volonté – le vieux refrain des troupeaux. La fatalité, c'est notre inertie ; c'est ce que nous ne refusons pas assez⁶ », disait Romain Rolland.

Désireux de changer un ordre social souvent injuste qui semble immuable et « accepté » avec fatalité, les militants sont souvent qualifiés d'utopistes. Pourtant toute époque a besoin d'utopie. Chimère au regard de ce qui existe, elle est un horizon mobilisateur. « Soyez réaliste, demandez l'impossible ! », disait un célèbre slogan de Mai 68. L'utopie est un moteur de l'action. Elle sert à cela : cheminer.

6. Romain Rolland, « Au-dessus de la mêlée », *Journal de Genève*, 15 septembre 1914.